

Une « Cerisaie » doucement déconstruite

Le Printemps des comédiens s'est clos, dimanche 30 juin, avec la belle mise en scène de Simon McBurney

THÉÂTRE

MONTPELLIER - envoyée spéciale

A Montpellier comme ailleurs, juin s'est achevé dans un air quasi saharien, mais, au Printemps des comédiens, la chaleur n'est pas qu'une question de température. Elle est aussi dans le programme, excitant de bout en bout, du festival montpelliérain, qui s'est clos, dimanche 30 juin, avec la belle *Cerisaie* (*The Cherry Orchard*) mise en scène par Simon McBurney: une pièce russe, dirigée par un Britannique, et jouée par des comédiens néerlandais – ceux de la troupe d'Ivo van Hove, à Amsterdam.

Tout le Printemps est là, qui est désormais la manifestation – outre le Festival d'automne, à Paris – où l'on peut voir les grands maîtres du théâtre européen, le Festival d'Avignon ayant décidé de jouer un autre rôle. Le Printemps des comédiens s'est ouvert, le 31 mai, avec l'Allemand Frank Castorf et son iconoclaste *Don Juan*, et se clôt avec Simon McBurney, qui, pour être moins dissensuel, n'en est pas moins affûté et piquant.

Entre les deux, le Printemps aura proposé un bel échantillon de la création contemporaine, de Jérôme Deschamps et son *Bourgeois gentilhomme* à Marion Siefert et son *Grand Sommeil*, en passant par Cyril Teste et son *Opening Night* en compagnie d'Isabelle Adjani, Julien Gosselin, Sylvain Creuzevault ou David Lescot, qui y a créé *Une femme se déplace*, formidable comédie musicale qui va tourner en France en 2019-2020.

Point de vue fin et profond

La Cerisaie de Simon McBurney, elle, était présentée en première française, et ne tournera pas avant la saison 2020-2021, où elle est annoncée dans plusieurs grandes maisons. On l'attendait avec impatience: l'ultime pièce du grand Tchekhov, qui date de 1904, est toujours un beau défi pour les metteurs en scène de haut niveau, et McBurney, qui travaille en archéologue, en anthropologue et en inventeur formel, offre toujours un regard singulier sur les œuvres.

The Cherry Orchard n'est sans doute pas son spectacle le plus original – notamment au regard du mythique *Mnemonic* (1999) ou du sidérant *The Encounter* (2016) –, mais ce n'en est pas moins une *Cerisaie* de maître, proposant un point de vue on ne peut plus fin et profond sur la pièce, et une leçon de théâtre post-brechtien pour aujourd'hui.

Il ne faut donc pas s'attendre à un théâtre illustratif et naturaliste, à des décors d'époque, à des samovars et des dentelles, qui de toute façon ont déserté depuis longtemps déjà les mises en scène tchékhoviennes. Simon McBurney a la déconstruction douce et sobre là où celle de Castorf est furieuse et baroque, mais ce n'en est pas moins une forme de déconstruction, qui refuse, notamment grâce au burlesque, l'illusion théâtrale.

L'histoire de Lioubov Andreievna – rebaptisée Amanda – prend place dans un vaste «*espace vide*», comme pourrait dire cet héritier de Peter Brook qu'est Simon McBurney. Un espace au fond duquel se déploient, sur un écran semi-circulaire les images de la fameuse cerisaie, dans la verdure glorieuse et bruisante de l'été, ou dans la blancheur neigeuse et ouatée de l'hiver. C'est le domaine de Lioubov/Amanda, celui des jours heureux et de la tragédie, quand son petit garçon s'est noyé, dans la rivière au fond du jardin.

La cerisaie, c'est le paradis perdu que chacun porte en soi, un paradis qui pourtant, comme tous les édens, n'est qu'une illusion. Et ce sont bien les illusions qu'en bon brechtien Simon McBurney va débusquer une à une, sans violence mais non sans cruauté, avec un véritable amour pour tous les personnages de la pièce. Sa mise en scène, qui pousse loin les curseurs de l'intime et du politique, situe l'œuvre dans les années 1970.

Une troupe au top

Lioubov/Amanda apparaît toute chamarrée derrière sa grande écharpe en soie indienne, les personnages portent des pantalons pattes d'éléphant et des gros pulls tricotés à la main. L'époque est bien campée, tous les détails sont d'une justesse parfaite. C'est tout sauf une coquetterie de metteur en scène, mais plutôt l'intelligence politique et historique de McBurney qui s'exprime ici. Ecrite dans la Russie prérévolutionnaire, la pièce testamentaire de Tchekhov est traditionnellement

considérée comme l'œuvre dramatique qui signe de manière magistrale le passage d'un monde aristocratique reposant sur le servage à une époque plus égalitaire et démocratique.

Ce que semblait avoir pressenti Tchekhov, et ce que montre McBurney, pour résumer à gros traits, en transposant ainsi *La Cerisaie* sur le plan historique, c'est l'échec d'une révolution où la liberté aurait pris le nom de libéralisme. Le nœud de la pièce, c'est le conflit entre Lioubov et les siens, qui n'ont plus les moyens d'entretenir leur cerisaie, et le fils de serf Lopakhine, le parvenu, qui sait comment faire de l'argent, et leur suggère de vendre une partie de leur terrain pour le transformer en village de vacances pour touristes. Ce qu'ils refuseront, bien sûr, horrifiés par une telle vulgarité.

La transposition dans les années 1970 revêt ici une acuité particulière, dans ce qu'elle raconte de l'aveuglement d'une bourgeoisie de gauche qui n'a rien vu venir de la férocité des années

Il ne faut pas s'attendre à un théâtre illustratif et naturaliste, à des samovars et des dentelles

Thatcher et Reagan, et s'est cachée derrière sa bonne conscience et son raffinement intellectuel et moral. Ce qui est révélateur, dans une *Cerisaie*, c'est l'endroit où l'on pleure – on pleure à toute *Cerisaie* digne de ce nom.

Les larmes, ici, ne viennent pas face au désarroi et au désespoir de Lioubov/Amanda, si émouvante soit-elle, mais lors du fameux monologue de Lopakhine, quand il a racheté la cerisaie, ce domaine où son père était esclave. Et ces larmes ne sont pas tout à fait des larmes de pitié et de résilience pour celui qui a réussi à s'en sortir, mais plutôt celles qui viennent face à ce

qui n'est, là aussi, qu'une illusion. Tout est complexe, encore une fois brechtien, au vrai et bon sens du terme, celui de la dialectique.

Et tout est rendu possible parce que la troupe de l'International Theater Amsterdam, celle d'Ivo van Hove, est au top, de bout en bout. C'est une des prima donna de la compagnie, Chris Nietvelt, qui joue Lioubov/Amanda, un des plus grands rôles féminins du répertoire: elle l'endosse avec une classe, une retenue et une sensibilité parfaites, qui disent toutes les nuances de cette femme à la fois réellement bonne, humaine, désintéressée, et parfaitement inconsciente du monde dans lequel elle vit. Avec Simon McBurney, les couches archéologiques, superposées les unes sur les autres, forment notre présent. ■

FABIENNE DARGE

The Cherry Orchard, d'Anton Tchekhov. Mise en scène: Simon McBurney. En néerlandais surtitré. Tournée française saison 2020-2021.



« La Cerisaie », d'Anton Tchekhov, mise en scène par Simon McBurney.

HENRI VERHOEF